

# Introduction à la problématique de la journée

---

## Patricia CAILLE

*Maîtresse de conférences en anglais,  
IUT de l'Université Robert Schuman, Laboratoire inter-universitaire  
des sciences de l'éducation et de la communication (LISEC), Strasbourg*

Lorsque sont abordées les questions liées aux pratiques culturelles dans le monde universitaire en France, la sociologie constitue, en quelque sorte, la discipline de référence alors même que les différentes approches permettant de construire les rapports des individus aux cultures en termes de pratiques, d'usage et de réception mettent en jeu d'autres disciplines... Il faudrait bien sûr citer l'anthropologie et l'ethnographie, mais nous pourrions également mentionner aujourd'hui les Sciences de l'Information et de la Communication et les Sciences de l'Éducation.

Dans cette introduction, nous aborderons au travers de quelques exemples certaines questions que posent les dimensions sexuées et genrées du rapport des individus à la ou aux cultures, aux pratiques qui en sont issues, aux produits culturels. Ensuite, nous définirons les cadres dans lesquels s'inscrit cette journée. Ainsi, nous évoquerons brièvement la question des liens établis entre sexes et genres avant de nous attacher à la question des pratiques, des usages, de la réception.

## > I - QUELQUES EXEMPLES

Trois exemples afin d'illustrer la façon dont les dimensions sexuées et genrées du rapport des individus en général à la culture et aux cultures ne sont ni anodines... ni marginales, et toujours d'actualité, même dans une culture aux prétentions égalitaristes telle que la nôtre. Ces

dimensions sexuées et genrées affectent la façon dont les individus s'approprient les produits culturels, ceux et celles qui consomment, ceux et celles qui pratiquent, les façons dont ils/elles pratiquent, la façon dont ils/elles en parlent, ceux qui en vivent et ceux/celles qui apprécient ou évaluent :

(1) Claudia Goldin et C. Rouse se sont intéressées au recrutement des instrumentistes dans les orchestres aux Etats-Unis, un recrutement qui se fait par des auditions. Elles ont essayé de comprendre ce qui de l'avancement des femmes dans les trajectoires professionnelles en général, de l'auto-gouvernance grandissante des orchestres, et des pratiques de recrutement, en l'occurrence les procédures d'audition, a contribué à l'augmentation du nombre de femmes dans les grands orchestres américains. Elles ont ainsi montré que l'usage du paravent (qui cache la personne auditionnée, c'est-à-dire son apparence physique et son sexe) a fait passer de 10 à 25% les chances qu'une femme soit recrutée et a ainsi contribué à une augmentation de 30% du recrutement des femmes entre 1970 et 1996, et de 25% de la présence des femmes dans ces orchestres (2000).

(2) Marie Buscatto dans un ouvrage sur les femmes et le jazz (2007) montre comment le monde du jazz en France tend à être structuré entre les chanteuses, en grande majorité des femmes apparemment plus connues et plus reconnues, et les instrumentistes, en grande majorité des hommes. Si beaucoup de chanteuses font appel à des instrumentistes pour leurs concerts, ces derniers gagnent ainsi les cachets nécessaires à l'obtention du statut d'intermittent du spectacle—they vivent ainsi de leur pratique, de leur passion, de leur « art » et peuvent y consacrer leur temps—tandis que les femmes, elles, sont rarement appelées par les instrumentistes qui recrutent des musiciens de façon informelle pour participer à leurs gigs. Les femmes manquent donc de cachets et ne peuvent pas accéder au statut d'intermittente ni vivre de leur activité. Elles doivent assurer des cours de chants, de musique, ou vivre d'autres activités. Nous sommes ici dans une dimension sexuée de ce qu'est, pour certains seulement, « le marché de l'emploi » dans le monde du jazz.

En outre, les demandes exercées par les chanteuses sur les instrumentistes sont généralement construites négativement comme des manières dévalorisées de faire du jazz (elles ne connaissent pas

bien la musique, ne savent pas parler musique, ne font pas du bon jazz, un phénomène qui gêne les femmes dans leurs interactions avec les instrumentistes et qui, selon elles, affecte moins les chanteurs hommes qui sont souvent également instrumentistes). Autrement dit, le vrai jazz se fait entre instrumentistes auxquels se joignent parfois les chanteurs. Le jazz avec des femmes tient davantage du jazz commercial et alimentaire alors même que ce sont les hommes qui en vivent. Les instrumentistes qui sont des hommes combinent ainsi revenus, temps et légitimité culturelle. Nous sommes ici dans une dimension non seulement sexuée mais également genrée—comprise à la fois comme un ensemble de caractéristiques attribuées à un sexe et à l'autre, comme un rapport de domination et de légitimation—dans le rapport des individus à la culture qui contribue à la reproduction des hiérarchies culturelles...

Rapprochons-nous de notre sujet :

(3) Bruno Péquignot raconte comment dans son étude déjà datée sur les lectrices des romans Harlequin qui s'est étendue de la fin des années 80 au début des années 90 (1991), il a rencontré une lectrice dans le RER qui avait été également interrogée, quelques temps auparavant, par Olivier Donnat dans le cadre de sa grande étude sur les « Pratiques culturelles des Français » (Donnat et Cogneau 1990). Lorsqu'Olivier Donnat avait demandé à cette lectrice combien de livres elle possédait, elle avait répondu trente-cinq. Quand Bruno Péquignot lui a demandé combien d'exemplaires de la collection Harlequin elle avait conservés—puisque la lecture de cette collection est principalement fondée sur l'échange et le marché d'occasion—elle était allée les compter pour en dénombrier plus de 9001. En d'autres termes, la personne interviewée ne considérait pas les ouvrages de cette collection comme des livres et sa pratique comme relevant de la culture. La question est donc : quel rapport peut-on établir entre les caractères à la fois « féminin » et « culture de masse » de la collection Harlequin et le rapport que la lectrice établit à l'activité à laquelle elle s'adonne assidûment mais qu'elle ne considère pas comme une pratique culturelle ? Quels usages cette lectrice fait-elle de cette passion ? Quel sens lui donne-t-elle ?

---

<sup>1</sup> Anecdote rapportée par Bruno Péquignot lors du Colloque organisé par Paris I et Paris III (CEISME), « Réception des objets médiatiques », le 26 janvier 2008.

## > II - DES SEXES, DES GENRES ET DES SEXUALITES

À travers ces quelques exemples, nous l'espérons suffisamment évocateurs, nous aborderons brièvement la question des liens établis entre sexes et genres dans l'abondante littérature qui y a été consacrée (Hurtig et al. 2002, Fougeyrollas-Schwebel et al. 2003, Maruani 2005). De nombreuses chercheuses féministes ont montré comment les femmes et la féminité ont ainsi été pensées comme l'Autre, irrémédiablement liées à la reproduction de l'espèce et à l'immanence (de Beauvoir 1949). La somme d'études théoriques passe par de nombreuses disciplines, la biologie, la sociologie qui s'est davantage attachée, en France, à l'étude des « rapports sociaux de sexe » et continue d'influer sur la production des savoirs. Privilégiant une approche matérialiste, ces études interrogent la place des femmes dans l'outil de production et la reproduction. Christine Delphy est partie d'un schéma marxiste de la lutte des classes pour affirmer que l'ennemi n'est pas l'homme ou les hommes mais le patriarcat, c'est-à-dire le fonctionnement économique de tout un système d'oppression (Delphy 1998). Colette Guillaumin affirme que la nature est l'effet idéologique de la charge physique et sexuelle qui ancre les femmes dans la domesticité et empêche l'émergence du sujet (Guillaumin 1998). Nous pourrions également mentionner l'histoire, l'anthropologie, la psychologie, et la psychanalyse avec ses théorisations du développement psychique constitutif de l'individu sexué structurées par différents récits du schéma oedipien et par la construction du sujet dans le langage. Les sciences de l'éducation, elles, explorent la production des représentations stéréotypées contribuant à la reproduction des inégalités et des traitements différenciés à l'école. Michelle Coquillat s'attelle à la représentation des femmes dans la littérature et retrace la construction des femmes comme des êtres englués dans la contingence ne pouvant qu'aliéner la puissance créatrice de l'homme (1982). Par opposition, les hommes seraient ainsi construits comme les sujets de l'histoire, le lieu de l'ouverture sur le monde par le mariage, la création, le lien entre passé et projection dans le futur par la gestion de l'héritage, de la lignée. Ils sont les garants d'une postérité construite par le droit et les institutions et donc par la représentation longtemps interdite aux femmes.

Le concept de genre, traduction de « gender » en anglais aussi examiné comme « catégorie d'analyse » (Fougeyrollas-Schwebel et al. 2003), a fait l'objet de sérieuses réserves. Il est vrai que dans un pays ayant privilégié une approche plus matérialiste des « rapports sociaux de sexes », le « genre » a pu un temps apparaître (Fougeyrollas-Schwebel

2003 : 23-31) comme ouvrant la voie « aux dérives du déconstructivisme relativiste » et ainsi comme une « dilution » du caractère éminemment politique et le plus souvent revendiqué haut et fort des recherches sur les « rapports sociaux de sexe » (24). De façon contradictoire, Sylvie Chaperon y voit un « label » qui fait l'objet d'un consensus, celui de la mise en avant du « sexe social » contre les modèles biologisant ou naturalisant sans que ne soit jamais vraiment explicité ce qu'il recouvre et la façon dont il opère (Chaperon 2003 : 107-112). L'arrivée du « genre » a également pu sembler hégémonique, une mise au pas imposée par la nécessité de s'intégrer dans des réseaux de recherche anglo-saxons. Pourtant, penser le genre comme « catégorie d'analyse » nous permet d'interroger le rapport entre la production des savoirs et la lutte politique que pour certaines il sous-tend et que pour d'autres, au contraire, il met à distance. Nous ne pouvons ni ignorer ni utiliser les glissements rocailleux liés à son utilisation pour le condamner puisque cette catégorie traverse justement différentes disciplines et nous impose de revisiter les cadres théoriques qui les ont structurées, d'interroger notre façon de produire les savoirs et de concevoir les rapports des êtres humains entre eux, les processus qui donnent sens aux divers systèmes de classification et de hiérarchisation qui construisent l'espace social et au sein duquel les individus, dotés d'une capacité d'agir, négocient leurs rapports à différents groupes entre lesquels ils/elles circulent et au sein desquels ils/elles interagissent, entre autres les groupes reconnus comme d'un sexe et de l'autre.

Nous retiendrons ici la définition proposée par Nicky Le Feuvre qui conçoit le genre « résolument au singulier » comme un « outil » et nous livre une analyse de la façon dont il a et peut encore opérer. Ayant été pensé comme une structure, comme une série de composantes ou de faisceaux de contraintes, Nicky Le feuvre avance que « le 'genre' [...] renvoie à 'un système social de différenciation et de hiérarchisation qui opère une bi-catégorisation relativement arbitraire dans le continuum des caractéristiques sexuelles des êtres humains' » (2003 : 51). Elle distingue trois étapes dans son utilisation dans la recherche anglo-saxonne : le genre a d'abord permis de souligner « le caractère socialement construit des qualités et pratiques sociales assignées aux hommes et aux femmes » en opposition aux sexes biologiques. Ensuite, il a été utilisé pour « décrire le rapport de domination qui donne sens au processus de différenciation des pratiques sociales (gender relations) ». Enfin, il renvoie à « un système social qui crée et légitime la bi-catégorisation sexuelle », ce que Judith Butler met en avant dans *Gender trouble* (45-46). Ces étapes permettent d'appréhender les

mutations stratégiques dans la façon dont le concept a opéré ainsi que la façon dont on a pu passer du « genre » aux « genres », par une délégitimation progressive de cette bi-catégorisation, une telle démarche ayant permis de sortir d'une attention exclusive au rapport sans cesse contesté entre sexe et genre.

Les rapports entre « sexes », « genres » et sexualités ont fait l'objet d'une reconceptualisation issue d'une synthèse critique stimulante de diverses approches théoriques. Comme d'autres avant elle, Judith Butler affirme que l'identité de genre se construit à l'intersection de plusieurs dimensions, sociales, raciales, sexuelles, régionales, etc. et insiste que nous n'avons pas accès à la « personne », au « sexe » ni à la sexualité en dehors des relations de pouvoir et des discours qui les produisent. Elle remet ainsi en cause le rapport à l'être et au corps, pour le construire comme étant déjà inscrit dans le langage. Elle considère le « sujet », le « moi », l'« individu » comme des fictions, s'élevant contre une métaphysique de la substance qui sous-tendrait l'illusion de l'être (Butler 1990, 2006). En d'autres termes, les quêtes du prédiscursif, du préculturel ou du préoedipal longtemps imaginés par certaines théories féministes comme les lieux d'une possible remise en cause de l'assujettissement des femmes et de l'éventuel recouvrement d'une liberté seraient un leurre. Butler pose ainsi la question du lien entre le corps et le genre, et interroge la possibilité de l'existence du premier en dehors du second. Dans le sillon de Michel Foucault, elle décrit le régime obligatoire de l'hétérosexualité comme l'effet de pratiques régulatrices nécessaires à la construction d'identités illusoires mais effectives de genre fondées sur les sexes par l'édification de normes auxquelles la grande majorité des individus se conformeraient, ces identités pouvant être contestées à leurs marges. Les genres doivent alors être pensés dans leur dimension performative comme une stylisation du corps qui est elle-même l'effet des relations de pouvoir et de leur incorporation.

Une autre approche conteste la dimension identitaire et antagoniste de genre, définie en termes d'attributs des personnes, pour explorer les modalités des actions et des relations des individus qui ne peuvent avoir lieu en dehors d'enjeux médiés par des significations communes au sein d'un système relationnel plus vaste (Théry 2007 : 12). Par un réexamen des recherches produites sur les relations entre les personnes dans les sociétés sociocosmiques, Irène Théry affirme que réduire le social à sa dimension sexuée et explorer la subjectivité fondée sur un moi intérieur engagé dans l'intersubjectivité est une erreur qui occulte l'étude de l'institution des sociétés humaines et de sa dramaturgie. Repérant les glissements dans les définitions de

« l'individu » et de la « personne », Théry affirme que la conception occidentale identitaire de la personne repose sur la confusion entre les deux conceptions de la personne, (1) l'« agent empirique » des actes humains, celui du « je » et du « moi », et (2) « l'idéalité normative » qui peut être aussi morale et juridique. Elle s'intéresse à l'idéalité normative qui pour nous serait héritée « du christianisme et recomposé[e] par les droits de l'homme », et à celle des sociétés sociocosmiques qui nous offrent une « représentation normative, signifiante de la personne relationnelle qui est l'horizon commun où prennent sens des pratiques sociales... qui ne peuvent pas se comprendre si l'on ne voit pas que l'échange (au sens du don) est le modèle de toute action rituelle, et même de toute relation sociale sexuée » (Théry 2007 : 417-48). Elle remet ainsi en cause vingt-cinq ans de théories féministes en anthropologie qui se fondent sur « l'hypothèse générale d'égalité humaine » et balayaient ainsi la vocation sociale de l'humain en intégrant obligatoirement à toute approche du fait social humain sa dimension sexuée (445). Pour Théry, la compréhension de ce fait social humain nécessite une approche relationnelle plus vaste au sein de laquelle l'ordre des sexes n'est plus issu uniquement d'un rapport au corps mais d'un faisceau de relations plus large construit en relation à cette idéalité. Mais les rapports entre adolescences et cultures ne nous emmèneront pas aussi loin.

Comment le genre nous permet-il de saisir l'imbrication du langage, des discours, dans les rapports de domination qui participent aux processus de différenciation dans la construction du rapport entre corps, sexes et genres ? Comment les acteurs, aujourd'hui les adolescents construisent-ils et revendiquent-ils au travers de leur pratiques et dans leur rapport aux cultures des identités de genre pour s'inscrire à leur avantage dans un groupe de pairs ou pour se différencier des autres générations, se faire une place dans une catégorie sociale ou une autre ? Dans la thématique qui nous intéresse aujourd'hui, nous serons particulièrement attentifs à l'articulation entre la dimension générationnelle mise en avant ainsi que les autres dimensions, sociales, ethniques, mobilisées non seulement par les adolescents et les adolescentes, mais également par les institutions, les industries culturelles et les chercheurs et chercheuses, dans une construction des rapports entre les sexes et les genres ou leur remise en cause. Comme le disent plus simplement Eric Macé et Nacira Guénif-Souilemas (2004), il s'agit de constructions historiques et symboliques des genres qui se trouvent institutionnalisées et naturalisées. Elles affectent la façon dont nous construisons nos relations d'appartenance, modélisons nos corps, pensons les normes de nos comportements,

construisons nos goûts, nos pratiques, les formes de ces pratiques, les usages que nous faisons des équipements culturels et la réception des produits culturels.

### > III - PRATIQUES CULTURELLES, USAGES ET RECEPTION

Abordons maintenant la question des pratiques culturelles, des usages et de la réception. En France—c'est-à-dire, dans une culture nationale qui valorise la culture et dans laquelle le rapport à la culture a longtemps été pensé en terme d'accès censé contribuer au développement de l'individu—de nombreuses études compréhensives ou ciblées des pratiques culturelles ont été mises en œuvre, celles-ci étant initialement liées aux besoins perçus d'une politique culturelle. Dans ces études, la variable des sexes a été prise en compte. Si cette dernière a fait apparaître des différences significatives dans les pratiques entre les sexes, c'est principalement le lien entre pratiques culturelles et catégories sociales qui ressort des rapports des individus aux cultures.

Les chercheurs et chercheuses ayant produit ces études ont été les premiers à adopter une posture réflexive et critique vis-à-vis de leurs objets, de leurs méthodes, de leurs démarches et à en reconnaître ainsi les limites. Comme l'a remarqué Olivier Donnat (2003), les études sur les pratiques culturelles ont été des études sur la fréquentation posant la question de la démocratisation ou non alors même que ce qui constitue la culture varie, que la culture légitime devient plus hybride et que la distinction entre culture légitime et culture illégitime devient de plus en plus complexe... En effet, de nouveaux équipements, Internet, le MP3, le portable, ainsi qu'une attention plus soutenue des chercheurs à des médias qui jusqu'alors avaient été moins étudiés, la radio par exemple, nous amènent vers des transformations radicales et des façons différentes d'appréhender les rapports des individus à ces cultures, que ces rapports soient qualifiés d'hybrides ou d'éclectiques—et donc remettant en cause la hiérarchisation des pratiques—ou que les individus concernés soient considérés comme ayant des profils dissonants, c'est-à-dire n'adhérant pas par leurs pratiques aux hiérarchies culturelles sans pour autant les contester (Lahire 2004).

Ainsi, Donnat reconnaît que même si les rapports d'homologie entre l'appartenance sociale et les univers culturels demeurent, ils se sont transformés d'où la nécessité de porter une attention beaucoup plus grande aux usages et aux différentes formes que prend la participation aux activités culturelles (2003 : 19). Les études sur les pratiques culturelles ont d'ailleurs été réinscrites dans ou étendues à des études

qui incluent les loisirs, les activités, prennent en compte les modes de vie, les différents temps de la vie (le temps contraint ou le temps non contraint), les activités principales ou secondaires, etc.

En outre, les pratiques culturelles ont le plus souvent été pensées en termes de construction du goût et de distinction. Pourtant, Jean-Michel Guy, par exemple, remarque à propos du rapport des individus au cinéma que « les films exercent deux fonctions sociales distinctes : ils installent des symboles communs, transmettent des valeurs communes, forgent des représentations communes, tout en permettant l'expression de goûts singuliers et donc de la différenciation. Cependant, de ces deux fonctions c'est la première qui... semble l'emporter » (21). En d'autres termes, Guy considère le choix, la connaissance et la réception des films comme étant davantage le lieu de l'établissement de valeurs communes et de la construction ou réaffirmation de l'appartenance au groupe à travers une adhésion ou non à des représentations que celui de l'affirmation de la distinction. Il suggère donc que la culture conçue en termes de distinction a peut-être été surévaluée.

Si les questions des usages et de la réception ne sauraient être dissociés, c'est que lecteurs/lectrices, auditeurs/auditrices ou spectateurs/spectatrices ne sont plus seulement pensés comme des consommateurs passifs face à des textes/produits culturels qui leur imposeraient un sens. Ils sont acteurs et leurs activités peuvent être construites de façon complexe en termes de décodages, d'interprétation négociée (Hall 1994), de constructions de soi qui s'inscrivent dans des rapports de domination et de résistance. Ainsi, sous l'influence d'une sociologie des médias, ce sont davantage les modalités des rapports entre individus et les diverses productions culturelles, entre autres les usages et pas seulement dans leur dimension fonctionnaliste, qui ont été interrogés ainsi que le sens que les individus attribuent à ces productions. Par exemple, Dominique Pasquier montre que « la réception des programmes (télé) est prise dans un faisceau d'interactions qui commandent les modes d'attention et d'investissement qui sont accordés aux programmes ». Elle remarque également que « les jeunes téléspectateurs anticipent des contextes sociaux dans lesquels ils auront à parler d'eux comme téléspectateurs ». Ils sont conscients que ce qu'ils vont dire les engage et font un « travail de figuration nécessaire pour entrer en conformité avec les normes et les valeurs du groupe dans lesquels, ils cherchent à s'insérer » (2003). Comme Pasquier, Sylvie Octobre, dans son travail sur « la fabrique sexuée du goût » chez les préadolescents (2005), insiste sur le fait que pratiquer, c'est aussi parler de ce qu'on

fait. Elle note ainsi, dans le dire, les marques de l'intériorisation des catégories de sexe dans la construction des identités qu'ils ou elles travaillent à travers ces activités et spécule que « l'univers des échanges verbaux, des émotions et opinions, est beaucoup plus sexué encore que celui des pratiques et des consommations. Construire son identité, c'est peut-être plus intimement débattre de ce qu'on a vu, entendu, aimé ou pas, mettre en jeu des catégories cognitives et affectives, que partager une proximité physique dans une activité » (2005 : 4). En d'autres termes, la mobilisation du corps et des sens, les modes de l'interaction etc. et surtout la mise en mots de ceux-ci participent à la construction de ce qui ne sont plus seulement des pratiques mais deviennent également des usages.

L'étude du rapport des adolescents à la culture est aussi le lieu privilégié d'une interrogation des hiérarchies culturelles par une exploration de l'appropriation par les adolescents des biens ou des médias relevant de la culture de masse. Elle a ainsi contribué à sortir le rapport aux pratiques culturelles de sa dimension distinctive. Ainsi, Christine Détrez insiste sur le fait que des études de la réception « permettent d'appréhender, au-delà des logiques en termes de dominations sociales, comment évoluent notamment les légitimités culturelles et genrées », avant d'ajouter que le rapport des adolescents à la lecture s'inscrit aussi dans une économie médiatico-publicitaire qu'on ne saurait négliger (133). Enfin, Hervé Glévarec qui examine l'écoute des libres antennes sur les radios jeunes, remarque que les auditeurs mêlent compétence médiatique et savoir social et intègrent les textes dans des processus de sociabilité, des rapports toujours réinscrits dans un espace relationnel dont les dimensions sexuées et sexuantes sont importantes (2005).

L'adolescence est pensée dans la tension entre contraintes et autonomisation, affranchissement vis-à-vis de l'instance de socialisation qu'ont été les parents, temps d'un rapprochement et d'un plus fort engagement dans les groupes des pairs. Olivier Donnat affirme que chez les adolescents, la proximité générationnelle apparaît parfois plus forte que l'appartenance sociale. « Les adolescents... présentent, à l'échelle de la population française, une configuration particulière de compétences, comportement et préférences culturelles qui constituent un ensemble de traits suffisamment stables et cohérents pour les distinguer du reste de la population » (2003 : 16). Si Bernard Lahire conçoit effectivement l'adolescence comme le « temps des expériences multiples » (en italique dans le texte, 501) mais regarde les comportements adolescents comme étant davantage inscrits dans un « réseau de contraintes et d'influences [à la fois scolaire, familiale, de

fratrie ou des groupes de pairs] plus ou moins harmonieuses ou contradictoires » (2006, 497), même si les effets de celles-ci peuvent s'exprimer sur le mode du goût personnel associé au désir individuel d'autonomie. Il note également à la fois l'influence des industries culturelles et la capacité des adolescents dans des stratégies discursives à ne pas se montrer dupes de l'aspect commercial, inauthentique, fabriqué des productions culturelles qu'ils consomment... Ainsi, il insiste sur le fait que les adolescents ne sont pas des consommateurs passifs sous l'effet des médias mais peuvent faire preuve d'approches distanciées, ce qui nous pousse à interroger la façon dont la façon dont la construction d'identités de genre s'articule au rapport des adolescents aux cultures et biens culturels ? Comment cette construction participe-t-elle des processus de hiérarchisation au sein du groupe ? Comment ceux et celles qui promeuvent ou vendent pratiques et biens culturels recourent-ils aux dimensions sexuées et genrées pour atteindre, séduire, courtiser leur cible ? C'est par le genre outil d'analyse, que nous aborderons la façon dont sexes et genres s'immiscent dans les pratiques culturelles et les usages que font les adolescents et adolescentes des structures et dans la réception des produits culturels. Au regard de la littérature produite sur le rapport des adolescents et des adolescentes aux cultures, il semble en effet qu'entre contraintes et affranchissement, les lieux, les formes et les enjeux de l'imbrication des dimensions sexuées et genrées du rapport des adolescents et adolescentes aux cultures demeurent des questions essentielles...

Nous terminerons donc par quelques vastes questions :

- Quels sont les pratiques, les usages et les réceptions des produits culturels qui caractérisent les rapports des adolescents et des adolescentes aux cultures ?
- Comment saisir dans ces pratiques, ces usages et ces réceptions les lieux, les formes et les enjeux de la construction ou de la mobilisation d'un rapport entre sexes et identité de genre, un rapport non pas figé mais un processus permanent de différenciation et de hiérarchisation ?
- Enfin, si l'adolescence constitue un groupe aussi identifiable/distinct que le considère Olivier Donnat, quels sont la part, les formes et les enjeux des dimensions sexuées et genrées dans la constitution de ce groupe ? Par qui, pour qui, dans quels contextes et comment ces identités de genre sont-elles construites et mobilisées ?

## > BIBLIOGRAPHIE

de Beauvoir, Simone, *Le Deuxième Sexe*, T.1 Les Faits et les mythes, Nouvelle Revue Française, Paris, 1949.

Marie Buscatto, *Femme du Jazz : Féminités, musicalités, marginalisations*, CNRS Editions, Paris, 2007.

Judith Butler. *Trouble dans le genre : Pour un féminisme de la subversion*, Trad. Cynthia Kraus, La Découverte, Paris, 2006.

Sylvie Chaperon, « le genre : un mot, un concept ou un label ? » in Dominique Fougeyrollas-Schwebel et al (dir.), *Le Genre comme catégorie d'analyse : Sociologie, histoire, littérature*, L'Harmattan, Paris, 2003. pp. 107-112.

Michelle Coquillat, *La Poétique du mâle*, Gallimard, Paris, 1982.

Christine Delphy, *L'Ennemi principal*, 1. Economie politique du patriarcat. Editions Syllepse, Paris, 1998.

Christine Détrez, « Les légitimités culturelles en question » In Sylvie Girel (dir.), *Sociologie des arts et de la culture* <http://books.google.fr/books?id=71fhQ8brllC&pg=PA143&lpg=PA143&dq=detrez+seigneur+des+anneaux+girel&source=web&ots=9mitTlrHlU&sig=iWDlXC7kKj-4pZ0HN7VvTQSVt9g&hl=en#PPA133,M1> (site visité le 4 mars 2007).

Olivier Donnat et Denis Cogneau, *Les Pratiques culturelles des Français*, Ministère de la Culture/La Documentation Française, 1990.

Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français*, Ministère de la Culture/La Documentation Française, 1998.

Olivier Donnat (dir.), *Regards croisés sur les pratiques culturelles*, La Documentation Française, Paris, 2003.

Dominique Fougeyrollas-Schwebel et al (dir.), *Le Genre comme catégorie d'analyse : Sociologie, histoire, littérature*, L'Harmattan, Paris, 2003.

Dominique Fougeyrollas-Schwebel, « Genre, catégorie social et rapports de domination » in Dominique Fougeyrollas-Schwebel et al (dir.), *Le Genre comme catégorie d'analyse : Sociologie, histoire, littérature*, L'Harmattan, Paris, 2003. pp. 23-31.

Hervé Glévarec, *Libre antenne : La réception de la radio par les adolescents*, Armand Colin, Paris, 2005.

Claudia Goldin et C. Rouse, « Orchestrating Impartiality : The Impact of Blind auditions on the Sex Composition of Orchestras, *American Economic Review* (September 2000): 715-41.

Nacira Guénif-Souilamas et Éric Macé, *Les Féministes et le garçon arabe*, Editions de l'Aube (Aube Poche Essai), La Tour d'Aigues, 2004.

Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique de pouvoir*, Editions Côté-Femmes, 1998.

Jean-Michel Guy, *La Culture cinématographique des Français*, Paris, la Documentation Française, 2000.

Stuart Hall, « Codage/Décodage », *Réseaux* 68 (1994).

Marie-Claude Hurtig et al (dir.), *Sexe et genre : de la hiérarchie entre les sexes*, CNRS, Paris, 2002.

Bernard Lahire, *La Culture des individus : Dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte/Poche, 2006.

Nicky Le Feuvre, « Le 'genre' comme outil d'analyse sociologique » in Dominique Fougeyrollas-Schwebel et al (dir.), *Le Genre comme catégorie d'analyse : Sociologie, histoire, littérature*, L'Harmattan, Paris, 2003. pp. 39-52.

Margaret Maruani (dir.), *Femmes, genre et sociétés : L'état des savoirs*, La Découverte, Paris, 2005.

Sylvie Octobre, « La Fabrique sexuée des goûts culturels : Construire son identité de fille ou de garçon à travers les activités culturelles », *Bulletin du département des études de la prospective et des statistiques* 150 (Décembre 2005) : 1-10.

Sylvie Octobre, *Les Loisirs culturels des 6-14 ans*, La Documentation Française, Paris, 2004.

Dominique Pasquier, « Des audiences aux publics : le rôle de la sociabilité dans les pratiques culturelles » in Olivier Donnat et Paul Tolila (dir.), *Le(s) Public(s) de la culture*, Presses de Sciences-Po, Paris, 2003.

Bruno Péquignot, *La relation sentimentale : Analyse sociologique du roman sentimental moderne*, L'Harmattan, Paris, 1991.

Irène Théry, *La Distinction de sexe : Une nouvelle approche de l'égalité*, Odile Jacob, Paris, 2007